Ami du Clergé du 30 Octobre 1947

Deuxième partie : # PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — LV. *24e Dimanche après la Pentecôte* (5e ap. l'Epiphanie) : Le bon grain et l'ivraie, 361.

Petits prônes sur les Commandements. — XXIII. *3e commandement de Dieu :* Aimons le dimanche, 362.

La sanctification de la journée. — IX. Les exercices de piété *(suite) :* Les prières du matin et du soir, 363.

Pour le Mois de Novembre. — I. Le vrai bonheur est au ciel, 364. — II. Le rosaire aux intentions de nos morts, 367.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

LV

24e Dimanche après la Pentecôte
(5e après l'Epiphanie)

LE BON GRAIN ET L'IVRAIE

Mes frères,

La parabole que vous venez d'entendre a été prononcée par Jésus dans une barque sur le lac de Génézareth. Une fois que la foule fut dispersée, il revint à sa maison et ses disciples lui en demandèrent l'explication. C'est cette explication, non rapportée dans le texte de l'évangile de la messe, que nous allons prendre pour thème de notre instruction. Nous y indiquerons les principaux enseignements que l'on peut tirer de cette histoire qui garde toujours son actualité.

I. — *L'explication de la parabole par Jésus*

Le propriétaire qui a ensemencé son champ, c'est le Fils de l'homme, c'est-à-dire Jésus lui-même qui revendique ici le titre de Fondateur de l'Eglise. Le champ qu'il vient d'ensemencer, c'est le monde. La bonne semence qu'il y a mise, ce sont « les fils du royaume » c'est-à-dire les fidèles, ceux qui ont écouté avec fruit sa prédication, qui sont soumis a la loi de l'Evangile. L'ivraie ce sont, au contraire, « les fils du mauvais » c'est-à-dire du diable, ceux qui n'ont pas voulu entendre la parole de Dieu annoncée par Jésus, ou qui l'ayant entendue, ne l'ont pas mise en pratique. L'ennemi qui a, pendant la nuit, semé l'ivraie, c'est le diable lui-même. La moisson, c'est la fin du monde. Les moissonneurs, ce sont les anges. Le maître du champ a dit à ses serviteurs de laisser croître l'ivraie avec le froment jusqu'au temps de la moisson. A ce moment, il enverra les moissonneurs pour ramasser d'abord l'ivraie afin de la brûler. Ensuite, ils récolteront le froment et l'entasseront dans son grenier.

Cette manière de faire est bien conforme à ce qui se passe en Palestine, encore de nos jours. Lorsque l'ivraie pousse dans un champ avec le bon grain, il est impossible de la distinguer du froment tandis que l'herbe est encore jeune. Si l'on voulait, à ce moment, arracher l'ivraie, on arracherait avec elle le froment dont les racines sont enlacées avec celles de la mauvaise herbe. Il faut attendre, non seulement que les épis soient formés, mais qu'arrive le moment de la moisson. Alors le blé atteint une hauteur plus grande que celle de l'ivraie et il est facile de distinguer les deux plantes. On arrache l'ivraie au fur et à mesure qu'on coupe le blé au-dessus d'elle. On la jette en petits tas derrière les gerbes de froment et on la brûle tandis que l'on engrange le blé.

Ces pratiques agricoles, qu'avaient vues cent fois les auditeurs du Maître, illustrent à merveille la leçon qu'il veut leur enseigner. Seulement ce sont, même les disciples, des intelligences encore bien grossières. Il faut, avec eux, « mettre les points sur les i » comme nous disons. Il faut leur expliquer en détail la signification de chaque symbole. La prédication du Sauveur a des effets bien différents sur les âmes. Les unes sont attentives et fidèles, ce sont les « fils du royaume ». Les autres sont plus attentives aux suggestions du démon, ce sont les « fils du mauvais ». Et il en sera de même plus tard, lorsque le vrai royaume de Dieu se sera développé et sera devenu l'Eglise. Des gens bien intentionnés, mais trop pressés, s'en étonneront. Pourquoi ne pas « arracher l'ivraie » ? Pourquoi la laisser croître avec le bon grain ? Ce dernier pousserait mieux s'il était seul. S'il n'y avait que des « bons » dans l'Eglise, et dans le monde, tout ne marcherait-il pas mieux ? Non, répond le maître du champ. J'ai mes raisons pour vouloir que l'ivraie pousse avec le bon grain. D'ailleurs cela ne nuira en rien à la récolte de ce dernier. La discrimination entre bons et mauvais se fera à la fin du monde. C'est alors que j'enverrai mes anges pour séparer les justes des pécheurs. Ceux-ci « enlèveront de mon royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise de feu : c'est là que seront les pleurs et les grincements de dents. Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père » (Matt., XIII, 41-43).

II. — *Son principal enseignement*

L'enseignement majeur de notre parabole vise l'existence simultanée des bons et des mauvais sur cette terre. Pourquoi, de la part de Dieu, et plus encore, du Dieu fait homme, venu exprès sur notre terre pour semer lui-même et faire semer par ses apôtres et leurs successeurs la parole de vérité, pourquoi cette tolérance du bien mêlé au mal ? Plus concrètement, pourquoi cette réussite des gens sans foi ni loi, pleins de malice et de noirs desseins, alors que les honnêtes gens sont, la plupart du temps, bafoués, calomniés, persécutés ?

On peut tout d'abord répondre que Dieu respecte notre liberté. Il envoie son message de bonté et de miséricorde à toutes les âmes et c'est d'elles qu'il attend, de longues années bien souvent, la réponse à ses appels. Dans la parabole, l'ivraie semée avec le bon grain reste toujours ivraie. Mais, dans la réalité que représente la parabole, il n'en est pas ainsi. Des hommes, des groupes d'hommes ont mal entendu, dans leur jeunesse, la voix de Dieu. Mais plus tard ils y sont plus attentifs. Les événements, les leçons de la vie viennent à bout, avec la grâce de Dieu, de la dureté de leur cœur. On peut dire alors que l'ivraie se transforme en bon grain. On peut dire aussi que cette transformation est l'œuvre du bon grain lui-même. Dieu attend de ses fidèles qu'ils

agissent sur leurs frères pour les convertir, et ils ont, pour ce faire, tout le temps de leur vie, jusqu'à la « moisson des âmes ». La présence des mauvais au milieu des bons doit être, pour ces derniers, une continuelle invitation à l'apostolat. Pourrait-il s'exercer dans une société d'où serait exclu tout espèce de mal ?

Mais, répondra-t-on, nous ne demanderions pas l'exclusion de tout mal. Il suffirait celle du mal indéracinable. Que soient donc supprimés de cette terre les affameurs de leurs frères, les auteurs de troubles et de guerres, ces hommes, sans doute en petit nombre, qui ont le pouvoir et la malice de déchaîner sur le globe des catastrophes où le règne de Dieu n'a rien à gagner mais, s'il n'était assuré de vaincre, risquerait de tout perdre ! Les supprimer ne serait pas, pour Dieu, arracher le froment avec l'ivraie (dans la réalité ils sont bien distincts), mais sauvegarder celle-ci, non même au prix d'un miracle, simplement par une disposition éminemment miséricordieuse.

Nous pourrions répondre avec S. Paul : « Qui sommes-nous pour juger Dieu ? » La réponse serait parfaitement valable, mais peut-être pouvons-nous essayer de faire saisir le pourquoi de la conduite divine dans le cas présent. S. Thomas d'Aquin, ce prince de la théologie, justifie l'existence des méchants sur cette terre en faisant remarquer qu'ils servent à la sanctification des justes. Où serait, dit-il, la patience des martyrs s'il n'y avait la méchanceté de leurs bourreaux ? Et, d'une manière plus générale, où serait, pour les bons, la pratique de maintes vertus si le monde allait son train d'une manière trop régulière, trop satisfaisante, sans toutes ces calamités que nous imputons à quelques individualités plus malicieuses ?

* *

Comprenez-moi. Loin de moi la pensée de ne pas maudire les catastrophes dont nous avons eu et dont nous avons encore tant d'exemples sous les yeux ; les guerres, et les fléaux qu'elles entraînent : destructions gigantesques, déportations, famines, ruines de tout genre ! Loin de moi la pensée de ne pas stigmatiser comme il convient les pratiques malhonnêtes qui, en se généralisant, amènent la dégradation de l'esprit public ! Je dis simplement que ces résultats lamentables sont, dans les desseins de Dieu, une occasion pour une quantité d'hommes de pratiquer les plus excellentes vertus. Ils seront trouvés plus saints au jour du jugement, et c'est cela que Dieu vise indirectement lorsqu'il laisse ici-bas l'ivraie croître avec le bon grain. Puissions-nous être du nombre de ces justes qui auront, ici-bas, fait tout leur devoir dans les circonstances les plus périlleuses, qui auront, avec patience, souffert tous les maux déchaînés par les méchants, et qui brilleront au ciel pendant l'éternité ! Ainsi soit-il.

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

3e commandement de Dieu

XXIII

AIMONS LE DIMANCHE

Mes frères,

Il est une recommandation sur laquelle vous m'avez entendu revenir fréquemment : la sanctification du dimanche. Sanctifier signifie « faire saint » ; dès lors, sanctifier le dimanche c'est en faire un jour vraiment saint, le passer selon la volonté de Dieu et de l'Eglise.

Assurément, nous devons sanctifier les autres jours de la semaine : voilà pourquoi nous les commençons et les finissons par la prière. Toutefois, Dieu s'en est choisi un spécialement : le dimanche. Ce mot veut dire « jour du Seigneur » c'est-à-dire : jour que le Seigneur s'est réservé ; par conséquent, un jour religieux, destiné à l'honorer.

Aussi voudrais-je vous parler du dimanche chrétien. Il faut aimer le dimanche, parce qu'il perpétue le souvenir de notre création, et le souvenir de notre rédemption.

I. — *Le dimanche perpétue le souvenir de notre création*

Nous lisons dans la Bible : « ...pendant six jours Dieu a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent et il s'est reposé le septième jour : c'est pourquoi Yahweh a béni le jour du sabbat et l'a sanctifié » (Exode, xx, 8-11).

Or, il nous est nécessaire de nous rappeler cette haute origine : nous avons Dieu pour auteur. Il est indispensable qu'on nous redise : « Vous êtes l'œuvre de Dieu et vous devez à Dieu l'hommage que l'œuvre doit au Créateur ». Dans ce but le dimanche a été établi. Sans lui nous ne tarderions pas à refuser à Dieu le titre de Créateur.

Au vrai, de nos jours, pour échapper à l'obligation de le lui reconnaître, des libres penseurs, des sans-Dieu, se jettent dans l'impossible et l'absurde. Ils prétendent expliquer sans lui l'origine des choses, se faire Dieu sans Dieu. Le monde, proclament-ils, s'est fait tout seul ; il y a dans l'homme des idées, dans la nature des lois, partout de l'ordre sans aucune cause intelligente et directive...; quand on est mort tout est mort...; il faut jouir de la vie..., etc.

Malheureusement, si folles et si incompréhensibles qu'elles soient, ces théories d'apparence scientifique pénètrent les esprits irréfléchis, martèlent l'âme crédule du peuple et la déchristianisent.

Dès lors, en sanctifiant le dimanche nous nous opposons à ces erreurs. Nous nous affirmons à nous-mêmes que nous devons à Dieu l'être et la vie; nous protestons contre ces intelligences dévoyées travaillant à voler à Dieu la création sortie de ses mains pour l'attribuer à des fantaisies dont on ne sait même pas le nom ; nous manifestons devant nos semblables, une fois de plus, cette vérité : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre » (Gen., I, 1) ; « je crois en Dieu le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre ».

II. — *Le dimanche perpétue le souvenir de notre rédemption*

Quand Dieu eut créé Adam et Eve, il s'éprit d'amour pour eux ; il les adopta pour ses enfants. Cela il le réalisa en versant dans leur âme quelque chose de lui-même : la grâce sanctifiante. Hélas ! vous savez ce qu'il advint. Trompés par le démon nos premiers parents perdirent ce don précieux de la grâce. Et ils ne le perdirent pas seulement pour eux, mais encore pour leurs descendants. Qu'allait faire Dieu ? Quoique Adam et Eve eussent profané son œuvre, Dieu les aimait. Il décida de les rétablir dans son

amitié, de leur rendre le droit de se dire ses enfants. C'est alors qu'intervint, avec une miséricorde dont nous ne le remercierons jamais assez, le Fils même de Dieu : « Père, dit-il, vous n'avez agréé ni holocaustes ni sacrifices pour le péché. Alors j'ai dit : Me voici ! je viens ô Dieu, pour faire votre volonté » (Heb., x, 6-7).

Le Père accepte l'offre de son Fils bien-aimé ; celui-ci se fait homme et consent à souffrir et à mourir sur la croix. Dès lors l'obstacle est levé; l'homme rentrait dans le plan primitif du Créateur ; par Jésus-Christ, son Rédempteur, il recouvrait la grâce sanctifiante ; ainsi il redevenait enfant de Dieu, et, de nouveau, le ciel lui était ouvert.

Cependant, gardez-vous bien de penser que la mission rédemptrice du Fils de Dieu se termine là ! Comme acquisition totale de mérites, oui ; mais comme réalité vivante, non. Jusqu'à la fin des temps il continuera à sauver les hommes, par la vertu de sa croix. Il la leur appliquera, en prolongeant pour eux sa grande immolation. Ce sera, continuant l'œuvre du Calvaire, l'œuvre de l'autel : le sacrifice de la messe. Notre rédemption se renouvelle en quelque manière à l'autel. Le même Dieu qui, à la voix de l'ange, s'est incarné dans le sein de la Vierge, descend dans l'hostie. — Donc le dimanche nous célébrons officiellement l'anniversaire de notre Sauveur après avoir célébré notre Créateur : « Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, ...qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli..., le troisième jour est ressuscité, est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant... »

* *

Veuillez réfléchir sur ce grave sujet : le dimanche chrétien. Puissiez-vous surtout prendre une résolution forte qui replace Dieu dans votre semaine, et par là dans toute votre vie : personnelle, familiale et paroissiale. Ainsi soit-il.

Par là, vous rendrez à Dieu l'hommage public qu'il demande, vous affirmerez mieux votre foi. Et vous serez de ces fidèles que le Christ recevra un jour avec joie, car « ils n'auront pas rougi de lui devant les hommes. » Ainsi soit-il.

LA SANCTIFICATION DE LA JOURNEE

X

Les exercices de piété *(suite)*

LA PRIÈRE : LES PRIÈRES DU MATIN ET DU SOIR CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Avant de fixer notre attention sur la prière du matin et sur la prière du soir, prises chacune en particulier, nous allons, sur elles, proposer à notre âme quelques considérations générales.

* *

Nous *devons* prier matin et soir.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette obligation s'impose à l'homme. Dès l'Ancien Testament, le Seigneur l'exigeait de son peuple. La forme la plus commune de la prière s'appelait alors le « sacrifice », et les sacrifices étaient nombreux que Dieu demandait à Israël. Mais il lui en ordonnait, chaque jour de l'année, deux : l'un le matin, l'autre le soir : « *Donne cet ordre aux enfants d'Israël et dis-leur* : « *Voici le sacrifice que vous offrirez au Seigneur : chaque jour, deux agneaux d'un an, comme holocauste perpétuel* ». *Tu offriras l'un des agneaux le matin, et le deuxième agneau, le soir. C'est un sacrifice d'une agréable odeur au Seigneur* ». Au moins en deux endroits, cette prescription est formulée dans la loi de Moïse (Ex., XXIX, 38 ; Num., XXVIII, 3-8).

Sur ce point, pas plus que sur les autres, Jésus n'est venu « abolir la loi ». Nous avons son exemple. Voici ce que nous lisons dans l'Evangile : « *De grand matin, il se leva et alla dans un lieu désert pour prier* » (Marc, I, 35). — « *Il alla sur une montagne pour prier et y passa toute la nuit en prière* » (Luc, VI, 12).

Interrogerons-nous la pratique de l'Eglise ? Elle ordonne à ses ministres sacrés : prêtres, diacres et sous-diacres, de prendre le Bréviaire sept fois le jour. Parmi ces prières quotidiennes, nous remarquons celle du matin (Matines, Laudes et Prime) et celles du soir (Vêpres et Complies). Elle impose la même obligation aux grands Ordres religieux de femmes, aux Carmélites, aux Trappistines.

Prier le matin et le soir : ce fut, dès les premiers siècles, une pratique chère aux chrétiens. S. Ambroise, au IVe, énumérant les moments marqués pour la prière, écrivait : « *La tradition est de prier au réveil... et lorsqu'on se dispose au sommeil* » (Traité de la Virginité). Cette pieuse et salutaire habitude s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Elle est si ancrée dans nos mœurs religieuses, nous nous rendons tellement compte qu'elle est basée sur la volonté de Dieu que nous avons conscience de commettre une faute quand nous y manquons : nous nous en accusons et en demandons l'absolution.

Pratique chrétienne ? Pas seulement : il faut dire « pratique universelle ». « Le sauvage, à son réveil, implore ses fétiches ; il les remercie, le soir, d'avoir favorisé sa chasse et de l'avoir préservé du danger. Matin et soir, le Mahométan se tourne du côté de l'Orient pour honorer Allah et son prophète. Les schismatiques en révolte contre Rome, les hérétiques, qui n'ont plus que des lambeaux de foi, ont gardé l'usage du double sacrifice quotidien » (Rouzic).

Et nous rendons-nous compte comme c'est beau, cela, et grand ? Tandis que la terre tourne autour du soleil, la prière humaine ne cesse pas. Tour à tour, ici ou là, sur le vaste globe, c'est le matin ou c'est le soir ; et l'homme prie quand, sur la contrée qu'il habite, la lumière s'élève ou le soir descend. Adorations, actions de grâces, supplications... montent continuellement vers le Créateur et vers le Père, à mesure qu'évolue notre planète, qui n'est plus qu'un immense sanctuaire.

Nos jours, du matin au soir et du soir au matin, appartiennent à Dieu. Il en est le maître. Il nous les prête pour que nous les employions à sa gloire et que nous les fassions fructifier en vue de l'éternité. Nous devons donc les lui consacrer, volontairement, tout entiers, et il n'est pas trop de renouveler cette consécration au commencement et au terme de chacun de ces jours.

Ne pas le faire, c'est manquer à son devoir primordial de chrétien, bien plus même : à son devoir de créature humaine. « L'homme qui finit et commence la journée sans autre souci que celui de la vie d'ici-bas ; qui entre dans le tombeau du sommeil et en sort sans remercier ou invoquer l'auteur de son existence sans s'honorer et se prémunir par la prière est un animal, et un animal dégradé. Ce n'est pas un homme, en effet, que cet être qui, le matin, se lève comme les bêtes de somme et s'en va reprendre sa tâche, tête baissée, comme les bêtes de somme et sans regarder le ciel. C'est un animal dépravé, car, ainsi que parle le prophète, le bœuf, lui, connaît à qui il est, et l'âne connaît l'étable de son maître » (A. Nicolas).

* *

Nous serons donc fidèles, tous les jours de notre vie, à venir à vos pieds, ô mon Dieu, le matin et le soir,

Au moins cela !

Mais nous ne ferons pas un acte mécanique ; nous ne nous contenterons pas de débiter des mots, comme les païens qui tournent, devant leur idole, un moulin à prières... Nos prières, à nous, auront un caractère vraiment religieux.

Nous nous efforcerons d'avoir, dès le commencement, et nous garderons, jusqu'à la fin, le plus profond recueillement. Notre-Seigneur disait : « *Pour vous, quand vous priez, entrez dans votre chambre et fermez la porte.* » Il condamnait, par là, la prière hypocrite, celle qui s'étale pour être remarquée. Mais on peut appliquer sa parole à la prière recueillie, qui n'a que Dieu en vue. « Fermons notre porte », — la porte de notre cœur, de notre âme et de nos sens, afin que n'entrent pas les distractions qui dissipent l'esprit, afin que ne sorte pas la pensée de la présence de Dieu.

Parce que, justement, nous sommes, dans nos prières quotidiennes, devant le Maître tout-puissant, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, en même temps que Père très bon et miséricorde infinie, nous ne prendrons pas une attitude *incorrecte*. Point de tenue paresseuse et nonchalante ! Point de ces airs de dire à Dieu, en guise d'oraison : «Vous m'ennuyez!» Il n'est pas indiqué, quand on est bien portant, de s'acquitter de ses prières du matin et du soir au lit. Pas davantage en marchant ou en vaquant à ses occupations, sauf dans des cas très rares ou des nécessités évidentes. Non. A genoux : c'est l'attitude qui s'impose en présence de Dieu. A genoux sur son prie-Dieu ou sur le parquet.

A l'église, devant le Tabernacle : voilà évidemment l'endroit le mieux choisi ; ou bien en famille, autant que possible, avec le souvenir de cette parole divine : « Quand deux ou trois seront réunis pour prier, je serai au milieu d'eux » ; ou bien seul, dans sa chambre, la porte fermée : c'est encore, nous venons de le dire, un conseil du Maître, qui ne condamne pas la prière solitaire : il la recommandait et il l'a pratiquée.

Ne multiplions pas les mots ; Jésus nous le défend : « *Lorsque vous priez, ne multipliez pas les paroles, comme font les païens, qui s'imaginent qu'à force de loquacité ils seront exaucés ; ne les imitez pas* » (Matt., VI, 7). Le Sauveur ne proscrit pas, pour autant, les formules. Lui-même les employait, à l'occasion. Lui-même nous en a laissé une, le *Pater*. Nous avons ce qu'il nous faut, dans celles, si belles et si pleines, que nous donne le catéchisme. Pourquoi en aller chercher d'autres ? Il y a là, exprimés en termes excellents, tous les autres sentiments qui doivent remplir nos âmes.

Elles ne demandent que quelques minutes : ne les écourtons pas ; Dieu vaut bien, tout de même que nous lui consacrions cinq minutes, matin et soir !... Prononçons-les sans hâte, avec attention ; réfléchissons à ce que nous disons et à qui nous le disons. Que ces mots, passant par notre bouche, traduisent, en vérité, la pensée de notre cœur !

* *

Nous voudrons que nos prières du matin et du soir ressemblent aux vôtres, ô Jésus !

« De grand matin, il se leva et alla dans un lieu désert pour prier. »

« Il alla sur une montagne pour prier et y passa toute la nuit en prière. »

POUR LE MOIS DE NOVEMBRE

I

LE VRAI BONHEUR EST AU CIEL

Mes frères,

Pourquoi l'homme se laisse-t-il aller à toutes ses inclinations mauvaises ? Parce que les passions lui promettent ce qu'elles n'ont jamais donné à personne : le bonheur !

Qu'est-ce donc que le bonheur ? C'est une aspiration qui est la préoccupation constante et comme l'unique but vers lequel tendent tous nos efforts, et qui nous fait soupirer après un contentement que rien ne pourrait troubler, après une joie que nous goûterions sans cesse. Toutes les préoccupations de l'homme comme tous ses travaux ne vont pas à gagner le pain qui doit alimenter sa vie, mais à conquérir une félicité qu'il aperçoit au bout de ses rêves et qu'il n'obtient jamais en réalité.

Ce bonheur serait-il une brillante chimère ? Et Dieu aurait-il pris plaisir à tourmenter notre cœur par des affections sans objet et des illusions qui le jetteraient dans un incurable malaise ?

Non, m. f. Puisque nous tenons de Dieu le désir irrésistible du bonheur, ce bonheur existe et nous sommes faits pour le posséder.

Mais où donc le trouver ?

L'Eglise nous dit : « Recherchez et goûtez les choses du ciel et ne vous attachez pas aux choses de la terre. »

La vérité est là, car le bonheur du ciel se présente à nous sous un double aspect qui donne pleine satisfaction à notre nature : 1° *la certitude*, 2° *la plénitude*.

I. — *Le premier caractère du bonheur du ciel, c'est la certitude*

1° *Notre certitude de l'existence du ciel vient de notre raison.*

La raison ne nous dit-elle pas que la justice, la plus simple justice, demande que le vice soit puni et la vertu récompensée ? Est-ce que vous voudriez mettre sur le même pied le bon et le méchant, le juste et l'impie, l'homme chaste et le voluptueux ? Non, n'est-il pas vrai ? pareille supposition vous ré-

volte. Et cependant, qu'arrive-t-il, que voyons-nous le plus souvent ? Les méchants prospèrent, tandis que les bons sont dans l'épreuve et dans l'adversité. Et il n'y aurait pas une autre vie où chacun recevra suivant son mérite ? Il le faut, m. f., il le faut de toute nécessité, parce qu'il y a un Dieu infiniment juste.

Car, s'il n'y a pas une autre vie pour rétablir l'ordre et remettre chaque chose à sa place, Dieu n'apparaît-il pas comme un vaincu, dont la puissance est limitée et la justice insuffisante ?

M. f., dire cela de Dieu, le penser seulement, c'est plus qu'un blasphème.

Donc le ciel existe. Il existe, car Dieu existe, c'est la plus forte preuve qu'on puisse en donner. Aussi mon espérance est sans borne et je sais qu'elle ne sera point confondue.

2° *Notre certitude de l'existence du ciel vient de notre cœur qui demande le bonheur.*

Mais le bonheur, je vous le demande, où l'avez-vous jamais rencontré ? J'entends le bonheur parfait qui ne laisse plus rien à souhaiter, qui arrête sur les lèvres ce cri d'impatience : « Encore, encore ! » Existe-t-il vraiment sur cette terre ?

Mais ceux-là mêmes que nous sommes habitués à nommer des « heureux » ne sont point satisfaits de leur partage. Les désirs grandissent avec la fortune, l'ambition avec les honneurs, et le vide s'accroît d'autant plus qu'on y jette davantage. Croyez-en ceux qui l'ont éprouvé !

Quelle immense plainte s'échappe de ce monde incrédule et jouisseur ! « Je ne m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui », déclare Gœthe dans ses *Mémoires.* « La paix, qui me donnera la paix ? » s'écrie à son tour Gérard de Nerval, « Il me faudrait des flots de paix pour noyer mes tristesses. » Et vous connaissez cet aveu échappé à la plume de Musset et devenu banal à force d'être cité :

> Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,
> Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir !

Où donc rencontrer le bonheur ? Est-ce que, faits pour lui, nous sommes destinés à ne le posséder jamais ? Nous le voulons tous illimité, complet, éternel ; et les plus heureux n'en posséderaient qu'une ombre vaine, décevante et fragile ? S'il en était ainsi, l'homme serait moins favorisé que l'animal.

Dieu n'a pu commettre cette iniquité, ni se montrer si cruel. Si le bonheur n'est point en cette vie, ce doit être dans une autre...

3° *Enfin et surtout notre certitude de l'existence du ciel vient de la parole de N.-S. Jésus-Christ lui-même, qui a pris soin de nous instruire et de nous éclairer.*

« Faites-vous, non point des richesses qui passent, mais un trésor qui ne vous manque jamais dans les cieux. — Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. Si je m'en vais à mon Père, c'est pour vous préparer là-haut une place, car je veux que là où je suis, vous aussi vous soyez. — Venez, les bénis de mon Père, dira-t-il enfin aux élus du dernier jour du monde, venez prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement des siècles. » Y a-t-il dans l'Evangile quelque chose de plus clair que ces paroles ?

Ah ! m. f., devant toutes les négations de l'impiété, qu'il fait bon de dire : « Il y a un ciel éternel, c'est mon cœur qui le pressent, c'est ma raison qui me le dit, c'est Jésus-Christ mon Dieu qui me l'enseigne. J'y crois sans difficulté, sans l'ombre d'un doute, j'y crois de toute mon âme. Oui, je crois à la vie éternelle, je crois au ciel ! »

II. — *Le second caractère du bonheur du ciel, c'est la plénitude*

Il faut, pour notre félicité complète, que nous ayons plénitude de lumière pour notre intelligence, plénitude d'amour pour notre cœur, plénitude de bien-être pour notre corps.

Il faut de plus que ce bonheur soit *accessible à tous* et *dure toujours.*

1° *Le ciel, c'est la plénitude de lumière pour notre intelligence.*

Quels que soient le génie de l'homme et son amour pour la science et la vérité, il y aura toujours des nuages sur son front. On a comparé le savant à l'aigle renfermé dans une cage étroite. A travers les barreaux de sa prison, le roi des airs aperçoit ce brillant soleil dont la splendeur éblouissante est sa demeure et sa joie, il s'élance pour se perdre dans les flots de sa lumière, mais il ne peut qu'ensanglanter ses serres et sa tête.

Oui, notre esprit cherche la vérité dans l'ordre des choses naturelles, et il ne la trouve qu'incomplète ; et lorsqu'il est arrivé au bout de toutes les sciences humaines, il se dit que là aussi est le mystère, et qu'il y a encore bien des régions inexplorées.

Notre esprit cherche la vérité dans l'ordre des choses surnaturelles, et il la trouve enveloppée d'ombres que son œil, avide de contempler le vrai, voudrait découvrir et percer. Mais Dieu laisse ces voiles devant nos yeux pour rendre notre foi méritoire et il ne donne pas satisfaction à ce besoin, à ce désir insatiable que nous éprouvons de tout voir, de tout savoir.

Au ciel, la vérité est dans toute la plénitude et la lumière dans tout son éclat. La foi disparaît et la vision éternelle commence.

Qui pourrait dépeindre le ravissement de nos âmes lorsque, débarrassées de toute entrave, elles seront élevées à l'ineffable vision de Dieu ? Le ciel, en effet, ce sera le soleil de l'éternelle vérité éclairant nos esprits ; le ciel, ce sera le bonheur dans la lumière et la participation à la science infinie de Dieu !... Connaître Dieu et connaître toutes choses en Dieu, voilà donc ce que le ciel nous réserve. Oh ! quelle jouissance, alors, lorsque, unis à Dieu dans cette lumière qui éclaire toutes choses, nous participerons aussi largement que possible à sa science infinie, à sa science universelle !

2° *Le ciel, c'est la plénitude d'amour pour notre cœur.*

Notre cœur lui aussi cherche le bonheur. Il s'en va le demander à toutes les créatures ; mais hélas ! elles ne lui répondent que par la déception. Les joies les plus légitimes ne parviennent pas à apaiser cette soif de félicité qui est en nous. Chaque plaisir en s'enfuyant nous laisse un trait qui nous meurtrit et ensanglante notre cœur. C'est la grandeur de l'homme, de son intelligence comme de son cœur, de ne pouvoir se reposer que dans l'infini. Le ciel seul est le séjour de l'amour parfait et de l'amour pleinement satisfait.

Quelles délices que celles qui attendent une âme dans la possession de ce bien infini !

Ecoutons Bossuet : « Dieu ira chercher dans le fond de l'âme l'endroit par où elle sera plus capable de félicité. La joie y entrera avec trop d'abondance pour y passer par les canaux ordinaires ; il faudra lui ouvrir les entrées, et lui donner une capacité extraordinaire. Il ne regardera plus ce qu'il en a fait, mais ce qu'il en peut faire. Ce sera là où il donnera comme le coup du maître. Il tournera notre esprit de tous côtés pour le façonner entièrement à sa mode et n'aura égard à notre disposition naturelle qu'autant qu'il faudra pour ne point nous faire de violence. » *(Sermon sur la félicité des saints).*

3° *Le ciel, c'est la plénitude de jouissance pour notre corps.*

Aussi bien que l'âme, le corps aura sa part dans les distributions des célestes récompenses. Ce pauvre corps de l'homme ! le christianisme seul sait lui faire un corps équitable, car la philosophie ne sait qu'en dire. A quelles humiliations n'est-il pas voué sur la terre ! Les années lui enlèvent successivement tous ses charmes, les maladies passent en le ravageant et la mort achève sa défaite en le couchant au fond d'un cercueil. Patience ! Un jour, ces ossements arides tressailliront d'allégresse, et cette poussière sera plus lumineuse que le diamant. Comme le grain de blé, enfoui dans le sillon, sort des entrailles de la terre verdoyant et plein de jeunesse au printemps, le corps sortira de la nuit du tombeau plus limpide que le cristal et plus resplendissant que le soleil, afin de partager les triomphes de l'âme comme il avait partagé ses combats pendant la vie.

Nous savons par la théologie catholique quelles sont les qualités du corps humain transfiguré par la gloire.

C'est tout d'abord *l'impassibilité*, en vertu de laquelle les élus n'auront plus à souffrir, ni du froid, ni de la chaleur, ni de la faim, ni de la soif, ni de la maladie, ni de la mort : « Le corps, dit S. Paul, ressuscitera incorruptible. »

La *clarté :* « Les Justes, nous dit la Sainte Ecriture, brilleront comme des étoiles pendant toute l'é-plus que des textes, nous avons la Transfiguration ternité. » Pour connaître cette qualité, nous avons sur le Thabor. Cette chair « devenue éblouissante comme le soleil », c'était notre chair : telle est bien la gloire qui l'attend sur ce Thabor éternel qu'on appelle le ciel.

La *subtilité :* nos corps seront comme spiritualisés. De même que nous voyons, en ce monde, les rayons du soleil traverser sans le moindre obstacle le cristal le plus épais, ainsi après la Résurrection, pourrons-nous passer, sans le moindre effort, à travers toutes les substances matérielles. C'est bien ainsi que le Christ Jésus, après sa résurrection, apparaissait au milieu de ses disciples, les portes et les fenêtres restant fermées.

En vue d'une quatrième qualité, plus merveilleuse encore que les autres, l'*agilité,* nos corps pourront se mouvoir à travers les espaces avec la rapidité de la pensée. « Notre chair, dit S. Paul, semée en terre dans la faiblesse, ressuscitera dans la force. » « Nous devons croire, dit aussi S. Augustin, qu'alors nous aurons des corps tels que nous serons partout où nous voudrons. »

4° *Le ciel, c'est la plénitude de bonheur pour tous.*

Que trouvons-nous, en effet, dans le monde, si ce n'est une étrange inégalité dans la distribution des biens temporels, que la fortune semble prodiguer aux uns et refuser obstinément aux autres ?

Et c'est en présence de ces multitudes affamées ou de ces malheureux frères haletant sous le poids d'un travail qui ne finit pas, que le matérialisme ose nous dire : « A la mort succède le néant, et l'homme ne doit espérer d'autre félicité que celle qu'il peut goûter ici-bas ! Le bonheur, c'est la richesse, c'est la gloire, c'est l'ambition satisfaite, ce sont les jouissances qui naissent de la culture de l'intelligence ou des raffinements de la sensualité. »

Mais alors, que donnerez-vous au peuple ? Lui aussi veut le bonheur ; il y a droit autant que vous, il en a besoin comme vous.

« Il n'est pas juste qu'après six mille ans de labeurs, d'inventions et de progrès, une grande partie du genre humain naisse déshéritée, sans aucune part au trésor amassé par ses aïeux [1]. » Au bout de cette phrase, dans une perspective matérialiste, il peut y avoir tous les excès, toutes les horreurs de la révolution.

Un seul bien est parfaitement accessible à tous icibas : c'est la vertu ; mais la vertu n'est pas le bonheur. Ignorez-vous les efforts douloureux qu'il faut faire pour l'acquérir et les combats continuels qu'il faut livrer pour la conserver ? Mais dans la vie future, Dieu se donnera non pas seulement sans réserve, mais il se donnera tout à tous sans exception !

5° *Le ciel, c'est la plénitude de bonheur pour toujours.*

Le prix d'une chose ne dépend pas seulement de sa nature, mais encore de sa durée.

Aussi montrez-moi l'homme le plus heureux selon les apparences trompeuses de ce monde, et je vous ferai voir immédiatement l'homme le plus malheureux, si je puis lui dire : « Mon ami, prenez garde ! demain, dans un mois, vous serez dépouillé sans retour de tous ces biens auxquels vous attachez votre cœur ! »

Et voilà pourquoi nos désirs impétueux, franchissant les bornes de l'espace et de la durée, placent invariablement au sein de l'immortalité la félicité qu'ils réclament ; car notre premier besoin, c'est posséder toujours le bonheur.

Ici, ma thèse est facile. Choisissez parmi tous les biens de la terre, et montrez-moi, si vous le pouvez, celui qui pourra résister aux outrages du temps. Oh ! je le sais, dans l'enivrement des passions, nous parlons souvent de beautés inaltérables, d'amours sans fin, de gloires immortelles ; mais nous ne trompons personne, et nos illusions elles-mêmes ne tardent pas à s'évanouir. Vous le savez bien, vos éternités durent tout au plus quelques semaines. La joie qui naît des richesses, des plaisirs, des honneurs, a les destinées éphémères de l'éclair qui brille et qui s'éteint. Nos affections elles-mêmes s'usent douloureusement et bien vite ; et tôt ou tard on ne trouve plus au fond de ce pauvre cœur humain, quand bien même il aurait expérimenté toutes les jouissances imaginables, que d'inconsolables tristesses et d'amers désanchantements.

Allons plus loin : prêtons aux biens de la terre le prestige inouï d'exciter sans cesse dans nos âmes l'enthousiasme des premiers jours ; supposons-les à

[1] Congrès ouvrier, cité par Keller, dans l'ouvrage *L'Encyclique et les principes de 1789*, p. 253.

l'abri des injures du temps. Mais s'ils ne passent pas, c'est nous qui passons ; s'ils nous demeurent fidèles, c'est nous qui les abandonnons ! C'est Pascal qui l'a dit, ce dernier mot est toujours désolant : on vous jette un peu de terre sur la tête et c'en est fait pour toujours !

Oh ! je connais une félicité qui brave les injures du temps, parce qu'elle n'est pas dans le temps, et c'est vous, ô mon Dieu, qui nous la donnerez. « Un bonheur qui commence et qui finit n'est qu'un malheur de plus, s'écriait S. Augustin ; mais celui que Vous nous promettez commencera toujours et ne finira jamais. »

* *

S. Augustin entretenait souvent du royaume des cieux son peuple d'Hippone. Il disait un jour : « Je suppose que Dieu vous promette de vivre cent ans, mille ans même, dans l'abondance de tous les biens de la terre, mais à condition de ne jamais régner avec lui... » Aussitôt un cri unanime s'élève dans l'assemblée : « Que tout périsse et que Dieu nous reste ! »

Heureux, m. f., ceux à qui Dieu aura fait la grâce de comprendre assez ce que c'est que le ciel pour être détachés de tout, et ne plus avoir d'autre désir que d'y régner bientôt et pour toujours.

Telle était la conduite des saints. Ainsi soit-il.

II

LE ROSAIRE AUX INTENTIONS DE NOS MORTS

Mes frères,

Quand le cœur des êtres chers que nous assistons au chevet de leur lit a cessé de battre, pieusement nous fermons leurs yeux et nous joignons leurs mains. Et entre leurs doigts nous passons le chapelet qu'ils ont si souvent égrené, surtout peut-être dans leurs dernières années.

Sainte coutume. Il semble que nous leur mettions en main leur passeport pour le ciel. Combien d'entre-eux ont pensé ce que disait ce pieux prêtre, l'abbé Georges Bellanger : « Je vais paraître devant le bon Dieu ; une seule chose me console et me rassure, ce sont mes *Ave Maria.* »

Pour nous aussi, c'est l'*Ave Maria* qui doit nous rassurer et nous consoler sur leur sort.

Il n'y a pas peut-être de moyen plus à la portée de tous de venir efficacement en aide aux âmes du purgatoire, que la pratique du rosaire. Il se trouve, en quelque sorte, au confluent des trois grandes voies qui font affluer nos secours dans le purgatoire : *la prière, les indulgences, nos satisfactions personnelles*. Il est, et contient tout cela à la fois. Il offre une somme de suffrages en faveur des âmes du purgatoire.

I. — *Recueil de prières mortuaires*

La première pensée et le premier devoir du chrétien, c'est de prier pour ses morts : *Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare* (II Mc., XII. 46).

Pour lui faciliter ce besoin de son cœur et de sa conscience, l'Eglise a choisi ou composé des prières spéciales qui constituent l'eucologe des trépassés : la liturgie des messes des morts, le *Libera* de l'absoute, le *De profundis*. En conséquence, ces prières portent avec elles une émotion qui nous pénètre et qui nous dispose à mieux prier. Il ne peut donc que nous être profitable, à nous et à nos défunts, de nous servir de ces formules consacrées.

Pourtant, si tous les chrétiens pratiquants ont dans l'oreille et dans leur mémoire des bribes de ces prières mortuaires, comme on ne les récite guère qu'en latin, il en est peu qui les sachent par cœur. Il leur faudrait recourir à un livre. Et on n'a pas toujours sous la main un manuel de piété. Naturellement, on en revient donc alors comme toujours, aux prières communes : au *Notre Père*, au *Je vous salue, Marie*, au chapelet.

Est-ce manque à gagner pour nos chers morts qu'on prive ainsi des supplications que l'usage de l'Eglise a consacrées à leur intention ? Non. La valeur d'une prière est faite de la dévotion qui l'anime et non des mots qui l'expriment, comme la valeur d'une pièce de monnaie vient de son métal, non de son effigie.

Aussi bien, par leur excellence même, le *Pater* et l'*Ave Maria* contiennent éminemment ce que nous pouvons implorer de meilleur pour nous et pour nos défunts ; et pour eux, comme pour nous, de façon parfaite, dans la formule du Seigneur et par l'entremise de Marie.

Des feuilles volantes ont propagé ce qu'on nomme le *Pater* de sainte Mechtilde en faveur des âmes du purgatoire. Après une communion à l'intention de ses défunts, la sainte aurait entendu Notre-Seigneur qui lui disait : Récitez pour eux un *Notre Père*. Sur-le-champ, sainte Mechtilde obéit, prolongeant chacune des sept demandes d'un commentaire approprié :

« Je vous en prie, ô tendre Père, pardonnez aux âmes du purgatoire... de n'avoir pas dignement honoré votre Saint Nom... de n'avoir pas désiré avec assez de ferveur, ni recherché avec assez de soins l'avancement de votre règne... d'avoir quelquefois préféré leur volonté à la vôtre..., etc. » Et son *Notre Père* achevé, elle vit monter au ciel une multitude d'âmes.

Signe de l'universalité transcendante de l'Oraison dominicale. Pas besoin de la paraphraser à la façon de sainte Mechtilde. Son texte à lui seul dit tout cela.

Ainsi de l'*Ave Maria*.

Il y ajoute que nous prions plus explicitement selon l'ordre providentiel : par Marie... Dieu est venu à nous par Marie, il convient que nous allions à Dieu par Marie.

René Bazin ne demandait de ses lecteurs d'autre témoignage de reconnaissance pour son au-delà que l'aumône d'un *Ave*.

Pater, Ave : excellentes prières mortuaires, au témoignage des saints et des meilleurs parmi nous, qui ont comme naturellement le sens chrétien des choses ! Alors, comprenons-nous que le chapelet, qui est élémentairement litanie de *Pater* et d'*Ave*, comprenons-nous que ce chapelet vaut un *De profundis* et un *Libera ?*

II. — *Trésor inépuisable d'indulgences*

Pour encourager la pratique du rosaire, moyen très efficace de sanctification et de salut, l'Eglise l'a pourvu au cours des siècles d'innombrables indulgences, partielles ou plénières. Il en est aussi riche que le Chemin de croix ou la bénédiction papale. Le P. Faber l'appelait : la reine des dévotions indulgenciées.